

L'HISTOIRE DE NOYON

racontée par le nom de ses rues.

RUE DU FAUBOURG D'AMIENS (suite)

Le Couvent des Cordeliers



Il y eut une époque du Moyen Age où la rue que nous explorons présentement fut dénommée "chemin des Cordeliers". Continuant à suivre l'ordre chronologique de l'histoire du faubourg d'Amiens, nous sommes conduits à y relater la présence lointaine d'un couvent des Frères Mineurs, improprement appelés Cordeliers par assimilation avec une dissidence tardive issue de l'ordre des Franciscains. François d'Assise ayant voué sa vie à "Dame Pauvreté", se trouva bientôt entouré d'un

petit troupeau de disciples, les premiers personnages des "Fioretti". Il en vint à organiser une famille religieuse à qui il imposa une règle de vie de mendiants que le pape Honorius III (1216-1227) approuva et encouragea. Dès lors des communautés de ces frères se constituèrent dans les pays de l'Europe occidentale.

On les vit arriver à Noyon, Nicolas de Roze (1228-1240) étant le 62^e évêque du diocèse. Selon le manuscrit Lucas, le couvent, placé sous le patronage de saint-Laurent, fut bâti sur la rive gauche du Chemin de Wez (d'Amiens), ses jardins s'étendant en pente douce jusqu'à feu la Versette.

Si nous savons que les chanoines autorisèrent les frères à se faire inhumier dans un cimetière autonome, aucun document ne nous a fourni la description des bâtiments conventuels et de l'église ouverte aux fidèles de la rue de Wez.

Les Frères Mineurs de Noyon, sous la houlette de leur père gardien, étaient très estimés, employant leur temps à la prière, à la mendicité, à la prédication et à l'aide portée au clergé des paroisses au moment des fêtes solennelles.

Il ne semble qu'ils aient pris part aux querelles qui, à plusieurs reprises, semèrent la discorde et séparèrent les enfants du Poverello au sujet de la conception et de l'exercice de la pauvreté.

On peut donner des exemples de l'estime que leur portaient aussi bien les rois, tel saint Louis que le menu peuple. Ainsi il était fréquent que de grands bienfaiteurs ou amis sollicitent d'eux l'autorisation d'être ensevelis revêtus de l'habit franciscain, aussi bien du premier ordre que du tiers-ordre. C'est la volonté que le doyen du chapitre de Saint-Quentin exprima en payant cette faveur de cent écus d'or auxquels il ajouta cent sols pour le festin que feraient les religieux lors de ses obsèques. Un autre exemple célèbre fut celui de l'évêque de Noyon, Jean de Hangest, alors à Paris où il décéda le 4

octobre 1577, jour anniversaire de la mort et fête de saint François.

Les Cordeliers quittent le faubourg

La vie conventuelle se déroulait au gré de la routine et des basards de l'existence depuis plus de trois cent ans, lorsqu'un événement désastreux vint y mettre fin. Le lecteur sait déjà avec quelle furie les bandes armées conduites par la "reine d'Hongrie" saccagèrent en 1552 Noyon et ses environs, pour ne pas dire toute la Picardie.

Le faubourg d'Huez (de Wez) fut le premier attaqué et réduit en ruines et en cendres. Le couvent des Cordeliers en pâtit et décision fut prise de le reconstruire à l'abri des remparts avec l'aide des bienfaiteurs et sur le terrain sis rue des Planquettes offert par Jean Le Conte, père du célèbre jurisconsulte Antoine Le Conte (dit Contius). (Les événements qui suivirent ont été rapportés dans le Dossier Noyonnais d'Octobre 1984). Au moment de la Révolution, la communauté comptait huit religieux, pères ou frères convers. Au cours de la vente révolutionnaire du 16 mars au 13 mai 1791, les bâtiments furent attribués au sieur Grare qui fit de l'église une brasserie et le mobilier fut acquis par plusieurs adjudicataires. Les officiers municipaux, Lenrumé et Sézille du Buhat, en avaient dressé un inventaire détaillé. On y apprend que les murs de l'église et de la sacristie étaient revêtus de quarante-deux mètres sur une hauteur de trois mètres de lambris de chêne, que la grille du chœur et le lutrin étaient de fer forgé, que le lustre était de cristal, le buffet de l'orgue en chêne...

Le faubourg de nos jours

Nous avons dit précédemment que la population du faubourg d'Amiens était naguère vouée à la viticulture, au travail des champs et, entre temps au tissage. Les temps ont changé ainsi que les occupations des hommes. Le commerce y était rare au début du présent siècle et les habitants n'avaient pas un grand choix chez Lepère-Trousselle, la seule boutique à la fois épicerie, débit de boissons, mercerie, bonneterie, vente de sabots. N'était-ce pas là le cœur du quartier ? le point de rencontre ? Au mi-temps de la rue, Albert Dubois réparait les irréparables chaussures. Un métier qui proliférait en ce temps là : seize cordonniers à Noyon.

Au N°8, la famille Dermigny exploitait une entreprise d'horticulture et de pépinière créée en 1860.

Il semble que le faubourg d'Amiens ait été alors un lieu de prédilection pour les maraîchers. Conservons leur souvenir : Eloi Devaux, Victor Fleury, Gazin-Dumont, Emile Gazin, Talon-Poix, Vitasse-Mignot, Mme Vitasse, Achille Vitasse, Félix Pluche. Mais cette profession eu sans doute à subir les conséquences de la Grande Guerre. Dans les années vingt, les maraîchers du faubourg ne sont plus que trois : Alexandre Devaux, Victor Talon et Louis Beaumont. Plus tard, on trouve entre la Verse et la route de Roze après le moulin, douze propriétaires de terrain arable dont Alfred Barbet qui cultive 1h 20a après avoir été négociant en poissons.

Autre installation : la station de traitement des eaux à leur sortie des puits comporte un important dispositif au début de la rue du faubourg d'Amiens. Elle fera l'objet d'un exposé particulier dans un prochain Dossier Noyonnais.

A suivre
Jean Goumard